Document généré le 20 mai 2024 10:39

Québec français

Mario Vargas Llosa
Le Pérou de tous les excès

Gilles Perron

Numéro 129, printemps 2003

Le roman hispano-américain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55744ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Perron, G. (2003). Mario Vargas Llosa : le Pérou de tous les excès. *Québec français*, (129), 40–42.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

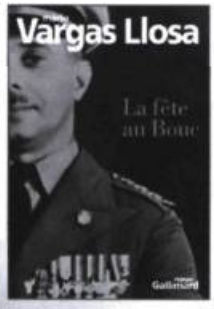
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

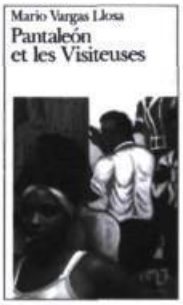
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARIO VARGAS LLOSA

Le Pérou de tous les excès





PAR GILLES PERRON

Le cadre du premier roman de Mario Vargas Llosa, écrivain dont la renommée a depuis longtemps dépassé les frontières du Pérou, est situé dans une école militaire. *La ville et les chiens* (1962) raconte l'apprentissage militaire d'un adolescent et fait voir toutes les vexations et le mépris que subissent les jeunes cadets. Son dernier roman, *La fête au Bouc* (2002), est le portrait sans complaisance de la dictature de Trujillo en République dominicaine (de 1930 à son assassinat en 1961). Ce qui est commun à ces deux romans, et que l'on retrouve dans l'ensemble de l'œuvre de Vargas Llosa, c'est la mise en relief des motivations qui poussent les humains à des comportements étonnants, excessifs et souvent autodestructeurs. De la même manière que *La fête au Bouc* montre comment un dictateur peut se maintenir au pouvoir aussi bien par un régime de terreur que par un efficace – et étonnamment facile – lavage de cerveau, *Pantaleón et les visiteuses*, roman parmi les plus ludiques de l'auteur, interroge le besoin profondément humain d'appartenir à un groupe. Paru en français en 1975, *Pantaleón et les visiteuses* est le roman de tous les excès : on y retrouve un capitaine doté d'une capacité d'organisation maniaque ; un leader religieux charismatique qui encourage la crucifixion ; et un animateur de radio dont l'influence est aussi grande que son opportunisme.

Une armée virile

Pantaleón Pantoja, capitaine dans l'armée péruvienne, est convoqué par ses supérieurs qui ont une mission délicate à lui confier : mettre sur pied un « Service de visiteuses » pour les soldats installés dans la région amazonienne. Le Service de visiteuses est en fait un « bel euphémisme » (p. 27) pour cacher la mission sous un vocable aux allures plus officielles. Il s'agit d'un service de prostitution, destiné à calmer les ardeurs sexuelles des soldats, que le climat torride conduit à des excès allant jusqu'au viol. Embarrassée par le comportement de ses soldats, l'Armée a donc décidé de remédier à la situation par le biais de ce service pour le moins inhabituel.

Le capitaine Pantaleón Pantoja a été choisi pour cette mission à cause de son sens exceptionnel de l'organisation, en même temps que pour ses qualités morales irréprochables : mari fidèle, qui ne fume ni ne boit, Pantaleón est le premier surpris – et désespéré – devant la nature de la mission qui lui est confiée. Mais il est un parfait soldat, et malgré ses réserves et son ignorance du milieu qu'il aura à fréquenter, il confirme son accord : « je ferai ce qu'on m'ordonnera, naturellement » (p. 21). Et il mène à bien sa mission au-delà de toutes les espérances de ses supérieurs, en s'y consacrant, comme pour ses missions précédentes, avec un zèle et une efficacité redoutables. Le Service des visiteuses connaît un succès

instantané et croît à une vitesse plus grande que ne l'auraient souhaité les généraux de Lima qui en ont été les initiateurs.

Pantoja est, par ailleurs, mal reçu à Iquitos par le général Scavino, responsable militaire de la région amazonienne, et par le commandant/père Beltrán, chef du corps des aumôniers militaires de cette même région. Les deux hommes sont en désaccord avec cette « monstruosité », avec cette « immoralité sans nom » (p. 25) qui leur est imposée par les « stratèges de Lima qui échafaudent des énormités bien tranquillement dans leurs bureaux » (p. 26). Mal à l'aise, Pantoja doit avouer qu'il pense comme eux, mais que, dans le respect de ses obligations militaires, il se voit contraint d'agir autrement. Son sens du devoir est cependant aussitôt mis à rude épreuve lorsque le général Scavino lui fait comprendre qu'il lui faudra renoncer à afficher sa fierté militaire : il devra travailler en civil et veiller à ce que le Service des visiteuses ne puisse pas être associé à l'Armée. Malgré cette grande déception – « L'Armée c'est toute ma vie » (p. 311), dira-t-il plus tard – il s'acquitte de ses obligations avec la loyauté qui a justement amené ses supérieurs à lui confier cette mission particulière.

Des prostituées fonctionnaires

Pantaleón Pantoja se met à l'heure nocturne et fait la tournée des bars d'Iquitos. Lui qui évitait l'alcool et qui ne regardait jamais les autres femmes est contraint de s'associer à des spécialistes dans son nouveau domaine d'activités. Il recrute des collaborateurs aux surnoms évocateurs : Chuchupe, tenancière de bordel émérite ; Choupette, son compagnon et associé ; et le Chinois, dont les contacts dans l'univers nocturne constituent un atout précieux pour le pur Pantaleón. Malgré la nature de sa mission qui fait de lui – sans que jamais il ne l'envisage de cette manière – un proxénète accompli, le capitaine Pantoja va organiser son service de prostitution selon la structure militaire qui lui est familière. La base des opérations sera un « poste de commandement », où il prendra l'habitude de passer en revue les « troupes ». Le Service aura ses couleurs (le vert et le rouge) et il aura aussi son « Hymne des visiteuses » : « Servir, servir, servir / L'Armée de la nation / Servir, servir, servir / Avec zèle et conviction » (p. 159). Le capitaine sert d'ailleurs régulièrement cet avertissement à son personnel : « il y a incompatibilité entre visiteuse et putain. [...] Vous êtes fonctionnaires civils de l'Armée et non pas des trafiqueuses du sexe » (p. 122). Ces « fonctionnaires » disposent, pour leurs déplacements auprès de la clientèle militaire disséminée en garnisons dans le vaste territoire amazonien, d'un bateau et d'un avion peints en vert et rouge et maquillés de façon à ce que la population civile ne puisse les associer à l'Armée péruvienne. Les rapports dans lesquels le capitaine Pantoja rend compte à ses supérieurs de ses activités sont exemplaires d'une froideur toute militaire : l'acte sexuel y devient une « prestation » et les soldats sont des « utilisateurs ». Ses premiers calculs établissent les besoins de l'ensemble des soldats desservis à 104 712 prestations par mois, ce qui nécessiterait « un corps permanent de 2 115 visiteuses de la plus haute catégorie » (p. 51) ! Le contraste entre les données purement techniques de ces rapports et le caractère éminemment humain de la mission permet au lecteur de reconnaître chez leur auteur un caractère obsessionnel qui l'éloigne de la réalité. L'obéissance absolue chez le soldat, fut-il capitaine, évacue le sens critique. Pantoja confesse d'ailleurs qu'il a conscience de son sens exacerbé du devoir : « dès qu'on me donna mon premier poste, l'ordinaire d'un régiment, je me suis découvert un appétit féroce. [...] On me changea de mission et hop ! adieu les repas, je me suis mis à m'intéresser à la couture, aux vêtements, à la mode, le chef de caserne croyait que j'étais tapette » (p. 222). Dirigeant un service de prostitution, il allait de soi qu'avec de telles prédispositions, il paierait aussi de sa personne. Il se sentait l'obligation de passer « personnellement par les armes toutes les candidates du Service de Visiteuses » (p. 311). Sa mission devient ce qu'il y a de plus sacré et il sacrifie sa famille (sa femme le quitte avec leur petite fille quand elle apprend la véritable nature de son travail) ou son argent (il paie de sa poche des pots-de-vin à un animateur de radio pour qu'il cesse de parler du Service) sans envisager un seul instant qu'il puisse agir autrement. Après trois ans de croissance, le Service emploie cinquante visiteuses et Pantoja ne cesse de harceler ses supérieurs avec ses projets d'expansion. Le général Scavino, dont l'opposition à l'existence du Service s'est accru en même temps que lui, considère même que « cet idiot a fait du Service de visiteuses l'organisme le plus efficace des Forces armées » (p. 229). Le capitaine Pantoja rencontre les limites des généraux de Lima, ceux-là mêmes qui lui ont confié sa mission quand, à l'occasion de l'assassinat d'une des visiteuses, il lui rend les honneurs militaires, comme à « un soldat tombé en action » (p. 287). Il portait, pour l'occasion, son uniforme de capitaine, révélant ainsi à toute la population d'Iquitos sa qualité d'officier, lui qui n'était jusque-là, à leurs yeux, rien d'autre que le plus grand maquereau de la région. Ce geste d'éclat, rendant public ce qui devait resté caché, sonne le glas du Service de visiteuses et presque celui de Pantoja comme officier de l'Armée péruvienne.

Des saints crucifiés

Pantaleón Pantoja n'est pas seul à vivre dans l'excès. Le récit est traversé par un autre personnage dont les dérives sont plus dérangeantes que celles du capitaine : le frère Francisco. Celui-ci, venu du Brésil, parcourt l'Amazonie en livrant un message religieux dont la particularité est la glorification de la crucifixion du Christ. Il devient rapidement le chef adulé d'une secte spontanée et plus ou moins organisée, la Confrérie de l'Arche. Les frères et sœurs de l'Arche commencent par crucifier de petits animaux, puis lors d'un grand rassemblement, ils crucifient un enfant devant les fidèles horrifiés. Mais peu de temps après, la ferveur populaire a transformé la violence de l'acte en un geste sacré et l'enfant sacrifié devient une icône, un enfant-martyr mort pour l'humanité au même titre que le Christ deux mille ans plus tôt. D'autres subiront le même sort funeste que l'enfant, accédant malgré eux à la sainteté qui justifie la religion. Dans le roman de Vargas Llosa, la plupart des personnages tombent sous le charme du Frère Francisco : la mère de Pantaleón est séduite par l'Arche ; la plupart des visiteuses sont des fidèles ; et il semble bien qu'une grande partie de la population soit toute prête à suivre le prédicateur sur la voie qu'il veut leur tracer. Pourchassé par les militaires, lui-même n'hésite pas à demander à ses apôtres de le crucifier, confirmant par sa mort la sainteté qu'on lui attribuait.

Un animateur influent

On trouve, dans *Pantaleón et les visiteuses*, un animateur de radio que l'on pourrait aisément associer à certains des singes hurleurs qui polluent nos ondes quotidiennement. El Sinchi est une sorte d'André Arthur avant la lettre. Avec son émission « La voix d'El Sinchi », il se considère comme un justicier nécessaire, le gardien des valeurs et de la moralité de ses contemporains : « Il n'existe rien d'assez solide dans toute l'Amazonie que La Voix d'El Sinchi ne puisse renverser » (p. 142), affirme-t-il en toute modestie. Dès les premières pages, il s'indigne du sort réservé aux jeunes femmes par les soldats en rut. Puis, alors que le Service des visiteuses devient une réalité connue de la population, El Sinchi avertit Pantoja : « la ville veut que je fasse s'écrouler Pantiland dans l'ignominie » (p. 142). Mais l'animateur est prêt à résister aux « pressions terribles »... en échange d'un certain montant d'argent. Pantoja refuse net et fait même jeter El Sinchi à l'eau par ses collaborateurs. Ce qui, on s'en doute, conduit le populaire animateur à mettre en pièces, sur les ondes de Radio Amazone, l'entreprise de prostitution que la sagesse populaire a surnommé Pantiland. Pantoja, pour répondre à la contrainte de discrétion inhérante à sa mission, reviendra sur sa décision et paiera le tonitruant maître chanteur à même sa solde, pour le faire taire. Ce dernier ira cependant au-delà de l'entente prise avec Pantoja, en retournant complètement sa veste et en vantant les mérites du Service de visiteuses : « Le gouvernement devrait décorer de l'Ordre du Soleil M. Pantaleón Pantoja [...] pour l'incomparable travail qu'il réalise en vue de satisfaire les nécessités intimes des sentinelles du Pérou » (p. 239). El Sinchi, comme ses auditeurs, ignore encore à ce moment-là que Pantoja est en service commandé, et qu'il appartient lui-même à l'Armée. Ce que l'on sait, par contre, c'est que les services des prostituées ne sont offerts qu'aux soldats. Cette exclusivité est la source d'autres tensions et frustrations, aussi bien chez les militaires gradés qui aimeraient bien y avoir accès que dans la population civile, où les hommes ne comprennent pas les motifs de cette chasse-gardée des militaires.

Foi et démesure

Ce qu'ont en commun le capitaine Pantoja, le frère Francisco et El Sinchi, c'est leur sens de la démesure. Si Pantaleón est d'abord réticent devant la nature de sa mission, il est clair que, dès le moment où il fait les premières démarches en vue de mettre sur pied le Service des visiteuses, il a déjà conditionné son esprit apparemment rationnel à adhérer au projet. Et rapidement, il quitte sa réserve initiale pour se consacrer de toute son âme à l'entreprise qu'il défendra auprès de ses opposants avec une conviction étonnante. C'est devenu, pour Pantoja, une question de foi. Il est un peu, pour ses collaborateurs, et surtout ses collaboratrices du Service, une sorte de guide spirituel : tous ceux qui travaillent sous ses ordres sont subjugués par sa ferveur, par sa foi inébranlable.

La ferveur déclenchée par le frère Francisco est évidemment beaucoup plus grande, et ses effets sont ressentis sur une plus vaste échelle. Mais il s'agit d'un même canevas. Le frère Francisco se fait une idée de sa mission qui passe nécessairement par la démesure : croire au Christ, c'est agir comme lui, et subir ses souffrances. Là où cette conviction devient dérangeante, c'est quand toute une population avide de certitudes spirituelles le suit dans son délire et ne fait plus la distinction entre le symbolique et le réel. Il en va de même avec El Sinchi, gourou des ondes dont le moindre propos est porteur de vérité pour ses fidèles auditeurs. Quand la population ne fait plus la différence entre le spectacle et la démagogie, quand elle a tellement besoin de croire et d'adhérer à la parole d'un homme en qui elle a placé ses espoirs qu'elle en oublie tout sens critique, il n'est pas vain de comparer le pouvoir excessif de l'animateur vedette à celui du leader spirituel.

L'excès, sous toutes ses formes, est donc le principal fil conducteur de *Pantaleón et les visiteuses*. Mais ce n'est pas un thème exclusif à ce roman de Mario Vargas Llosa. L'auteur péruvien n'a eu de cesse, dans toute son œuvre, de tenter de saisir ce qui pousse les hommes à agir ou à se taire, de cerner la complexité des motivations humaines, de s'étonner devant le fragile équilibre entre l'intelligence et la foi. Dans *Pantaleón et les visiteuses*, il s'est en particulier attardé à faire voir comment des valeurs aussi fondamentales que le respect, la spiritualité ou la justice peuvent devenir des éléments destructeurs lorsque, plutôt que de contribuer à un nécessaire équilibre, elles permettent le développement d'un comportement pathologique. Ce Pérou des années cinquante demeure intemporel et universel : les personnages qui vivent et meurent dans le roman de Vargas Llosa, en même temps qu'ils sont incontestablement péruviens, font aussi partie de notre univers.

PHOTO : © FRANCISCO HIDALGO, *PÉROU*, ÉDITIONS DELROISSE, 1980.